

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

HONNEUR ET PATRIE!

PREX

du JOURNAL, Rue de la Cité n. 34.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE ou on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

L'abonnement

à 3 francs par mois

ANLANACH FRANÇAIS.

Samedi 16.—Prise de Toulon (France) par le général Dugommier (1793.)

MONTEVIDEO.

decembre 15 1843.

Les nouvelles publiées par les journaux de Montevideo nous ont été confirmées par des témoins qui ont assisté à la défaite de Servando Gomez et au triomphe du général Rivera. La principale affaire s'est passée en présence de plusieurs citoyens anglais qui ont vu la déroute d'Urquiza, forcé de se retirer sur le quartier général d'Oribe; que cette succession rapide d'échecs a jeté dans un profond découragement et dans une anxiété extrême.

Ce triomphe de l'armée Orientale, arrêté pour un moment, les prédications perfides de nos adversaires, dont le principal agent se tient immobile, fait le mort, se cache pour échapper à la honte d'avoir eu tort. Semblable au lièvre surpris par le chasseur il détourne la tête, pour ne pas voir le "fantôme dont on parle toujours et qui ne vient jamais"!... il va venir avec lui le triomphe de l'indépendance et de la liberté! encore quelques jours et les oppresseurs auront disparu d'un sol qui rejette les esclaves et les lâches.

FEUILLETON.

INES DE TOLEDE.

(Suite.)

IV.

L'ENTREVUE.

—Est-il possible! s'écria dans tout à la fois indigné et joyeux. Il a osé vous traiter ainsi! Ah! pour un ministre de Dieu, voilà qui est peu charitable. Mais, dis-moi, le brouillon de votre lettre, vous l'avez sans doute conservé?

—La voici, dit le bachelier en le tirant de sa poche.

—Donnez.

Donna Inés n'est pas plutôt jeté les yeux dessus qu'elle s'écria:

—Ce n'était donc pas sans raison que je le soupçonnais! Mes remarques ne t'ont pas trompée! Oui, c'est bien là son écriture: je la reconnais parfaitement. Ah! monsieur le cardinal, ajouta-t-elle en se penchant vers elle-même, vous avez aimé votre reine et le lui déclarer! Vous appuyez de tout votre crédit son mariage avec un homme que je déteste et que vous aimez; vous, ou que vous redoutez, ce qui est la même chose. Vous repoussez les sollicitations d'un pauvre jeune homme, sans vous rappeler que vous avez été pauvre aussi, et vous lui laissez de si terribles armes entre les mains! Quelle accu-

Encore quelques jours, et les embaucheurs honteux et confus, reconnaissant désormais l'inutilité de leurs menées ténébreuses, rentreront dans l'inactivité rampante dont ils ne sortiront plus. Puisse l'expérience du passé éclairer leur esprit, et s'ils se redressent que ce soit pour marcher avec le progrès vers l'avenir.

Alors nous leur jetterons à la face ces paroles sublimes de M. de Lamartine:

"Etes vous convaincus que le principe chrétien de la fraternité entre les hommes doit devenir tôt ou tard le principe de la fraternité entre les peuples; que le règne de la force brutale, de la conquête est passé; qu'il faut releguer la gloire elle-même, quand elle n'est pas fondée sur la défense des intérêts nationaux, au rang des préjugés sublimes qui ont plus ébloui le monde qu'ils ne l'ont servi, et que par conséquent la paix, l'harmonie entre les nations, la paix, qui est à la fois le travail, la liberté, le bonheur du peuple, doit être le premier but de tout bon gouvernement?"

Nous leur dirons: êtes vous convaincus que le bon droit, la justice de notre cause, autant que la force de nos armes, ont triomphé, de l'oppression, de la cupidité et de la servitude? êtes-vous convaincus que si le succès est souvent du côté des gros bataillons il est aussi quelquefois du côté de l'équité et du

mulation d'imprudences! Il y aurait là de quoi perdre vingt favoris plus puissants!

Et s'adressant directement à Feliciano:

—Gardez ce papier, lui dit-elle; gardez-le précieusement, et ne vous en dessaissez devant aucune menace.

—Je ne comprends pas l'importance qu'il peut avoir.

—Vous ne savez donc pas qui es-tu tracé le contenu?

—Comment le saurais-je?

—Eh bien! vous le saurez quand il en sera temps.

Feliciano était vivement intrigué. Il est bien d'ailleurs qu'on lui donnât l'explication de l'énigme dont il se trouvait, sans s'en douter, le héros; mais, n'osant questionner Inés, il prit le parti de la laisser agir à son gré. La jeune fille lui ayant demandé s'il se sentait la résolution d'exécuter ponctuellement ce qu'elle lui disait de faire:

—Je le promets, répondit-il.

—Quoi qu'il arrive, vous m'obéirez!

—Je vous obéirai.

—Rappelez-vous qu'il y va de votre fortune, de votre existence, de tout votre avenir.

—Quoi? même de la rupture de votre mariage avec le marquis?

—Même de la rupture de mon mariage avec le marquis. Et peut-être, ajouta-t-elle à mi-voix, de mon mariage, avec un autre.

—Mon Dieu! s'écria le pauvre bachelier hors de lui ne me trompez-vous pas?

courage? êtes vous convaincus qu'en flattant les mauvaises passions de quelques hommes faibles, que vous êtes parvenus à faire sortir de nos rangs vous leur rendiez un mauvais service, et que vous même vous commettiez une mauvaise action?

Vous nous avez calomniés en nous désignant comme des factieux et des fauteurs de désordre, quand nous n'avions d'autre mobile, que cet admirable instinct que Dieu a placé dans le cœur des hommes en leur disant: aimez-vous comme des frères! cet instinct, uni à l'esprit de conservation, qui nous a portés à prendre les armes, pour repousser l'oppressé qui menaçait notre existence en même temps que l'indépendance d'un peuple qui nous a accueillis?

Vous avez essayé de nous retirer les droits que nous avons à l'estime et à la confiance de la nation française; dont nous ferons toujours partie, en dépit de vos intrigues. Vous avez voulu nous enlever notre nationalité, comme vous nous avez enlevé nos couleurs? Vous avez voulu nous exposer à la honte et aux effreux dangers d'une défaite?

Eh bien! à toutes ces attaques, à toutes ces calomnies, nous avons répondu par une éclatante modération et un profond mépris, parce que nous avons confiance dans l'équité de notre cause, c'était ce sentiment de notre force et de notre courage qui nous faisait.

Don Feliciano, dit-elle en appuyant avec insistance sur la particule, des Feliciano; un beau chemin est ouvert devant vous; il ne s'agit que d'y marcher d'un pas ferme. Je vous servirai de conseiller.

—Vous! s'écria-t-il?

—Moi.

Puis, lui faisant signe que l'heure s'avance, elle ajouta en le congédiant avec un sourire affectueux:

Adieu, Feliciano, à bientôt sans doute. Soyez prudent, soyez discret, soyez résolu. Tout ira bien, je vous en donne l'assurance.

V.

Le contrat.

Pour bien comprendre la suite de ce récit, il est indispensable de jeter un coup d'œil en arrière. La première pensée de Mme des Ursins, en arrivant à Saint-Jean-de-Luz; où elle espérait elle recouvrer sa liberté, à la suite de l'entrevue étrange qu'un mot mal compris de la jeune reine Elisabeth avait fait exécuter à l'instant même par des courtisans trop empressés, sa première pensée, dis-je, fut qu'elle était victime d'une machination et qu'un certain pucier l'avait odieusement desservie auprès de sa jeune souveraine. On ne choisit pas une personne de sa qualité, de son mérite; on ne l'oblige pas à faire tout dans un costume d'apparat, la tête, les épaules, les bras nus, au cœur de l'hiver; on ne lui fait pas, dans ce genre d'expédition, courir la poste jour et nuit, on ne lui laisse

supporter vos outrages et vos calomnies, c'est-à-dire le noble sentiment de notre puissance.

... Qui pouvait vous nous consoler encore !
En voyant s'éclipser notre Dieu tricolore.

(Bastlémy.)

Et c'est aussi ce même sentiment qui nous fait pardonner vos offenses car la plupart de vous ne savaient ce qu'ils faisaient.

Encore quelques jours et nous aurons prouvé à nos detracteurs et à nos amis que ce qui est juste finit tôt ou tard, par se faire jour et triompher de l'absurde et de l'inique.

FRANCE.

PARIS, 20 août.

M. Ladières, l'un des officiers d'ordonnance de Louis-Philippe, qui a été chargé de porter à M. le général Bugeaud le brevet de maréchal de France, est arrivé à Alger, le 12. Dès que cette nouvelle a été connue, les corps constitués se sont rendus au palais du gouvernement, pour féliciter M. Bugeaud, et voici plusieurs passages de l'allocution qu'il a d'abord adressée aux fonctionnaires de l'ordre civil :

« Messieurs, l'éminente faveur que je reçois me rendra en Afrique par la reconnaissance plus long-temps que je ne comptais. Je pensais être bien près d'avoir acquitté ma dette; je craignais d'ailleurs que l'âge et mes forces ne me permissent pas de soutenir long-temps les travaux inséparables de cette rude tâche. Ces pensées sont aujourd'hui loin de moi; je me consacre de nouveau à l'œuvre que j'ai poursuivie avec une ardeur et une persévérance que vous reconnaissez, puisque vous venez me féliciter de la récompense qui en a été la suite. Votre assentiment soutiendra mon zèle et mes forces..... »

« Le pays est dompté par la force, mais il n'est pas partout entièrement soumis et organisé; c'est ce qui nous reste à faire, et nous y travaillons sans relâche. Il faut gouverner les Arabes; il faut nous les assimiler, si nous voulons la conquête, aussi long-temps que peuvent durer les choses humaines. Je dis qu'il faut gouverner les Arabes, car vous ne pouvez ni les exterminer ni les exproprier; cela serait contraire à nos mœurs, à nos principes; ce ne serait pas seulement barbare, ce serait presque impossible. »

« Vous ne pouvez pas davantage les refouler dans le

sant ni le temps de se remettre ni le temps même de se couvrir du moindre vêtement, et cela par un froid rigoureux, sans avoir contre elle de puissans griefs. Or, ces griefs, quels étaient-ils ? La reine lui faisait-elle un crime de s'être présentée devant elle en grande toilette de cérémonie ? Ou bien lui en voulait-elle de la hardiesse avec laquelle, en sa qualité de camerera-mayor, elle l'avait rappelée aux lois de l'étiquette, si sévères en Espagne ? En ce cas, il eût fallu que le zèle même fut aux yeux d'Elisabeth un titre de proscription. »

« Quoi qu'il en soit, Mme des Ursins n'était pas femme à demeurer ainsi dans l'incertitude. Il lui tardait de savoir à quoi s'en tenir. Elle écrivit sur-le-champ au roi : Philippe V ne répondit pas. Elle envoya porter ses complimens à la reine douairière, qui résidait à Bayonne; la reine douairière ne voulut pas les recevoir. Irritée de ce qu'elle appelait leur ingratitude, elle se retourna vers ses premiers amis. Elle fit partir son neveu Lanti pour Vermilles. Mais Louis XIV et Mme de Maintenon firent la sourde oreille. Elle les avait trop vivement blessés l'un et l'autre en d'autres temps pour qu'ils songeassent à lui être utiles. »

Son arrivée à Paris n'obtint pas plus de succès. Descendue chez le duc de Noirmoutier, son frère, elle y reçut d'abord quelques visites plus officielles qu'affectueuses, et bientôt ces visites mêmes cessèrent, et la fière princesse tomba dans l'isolement le plus complet.

Pour Mme des Ursins, une telle indifférence était un supplice. Ne pouvant se résoudre plus long-temps à un

désert. Outre que ce serait la spoliation complète, 200,000 hommes y seraient insuffisans. Vos colonnes, quelque multipliées qu'elles fussent, ne pourraient occuper tout l'espace, et la configuration du sol permettrait toujours aux Arabes de se dérober et de repasser en arrière.

« A quoi pouvez-vous donc prétendre ? à vous établir dans ce pays avec des forces et une constitution telles que vous puissiez jouer le rôle de nation dominatrice. La colonisation civile est commencée sur la côte; il faut la continuer dans certaines proportions, non pas à flots, à courans, à torrens, comme disent quelques personnes qui n'ont apprécié aucune des difficultés de l'application, mais le moins lentement possible : car c'est une œuvre lente de sa nature. Au reste, il vaut mieux aller bien lentement, que d'établir à la fois de nombreuses populations sur des bases insuffisantes pour assurer leur prospérité future. »

« Songez que les Arabes ne sont pas moins de 8 millions. Qui qu'en aient pu dire les voyageurs et les statisticiens. C'est en pénétrant dans les profondeurs et dans tous les replis de ce vaste territoire que nous avons pu juger combien cette population était considérable. Avant de pouvoir en quelque sorte la compter, comme nous l'avons fait depuis les soumissions, nous pouvions nous faire une idée de son nombre par les vastes cultures qui frappaient nos yeux. L'Arabe travaille peu, le temps des semailles et des moissons n'occupe guère que le quart de l'année, les hommes seuls se livrent aux travaux des champs, et cependant nous voyons de grandes surfaces couvertes de moissons. »

« Tant d'ouvrage en si peu de temps indique de nombreux ouvriers. Ils ne sont pas seulement multipliés, ils sont tous préparés à la guerre dès leur tendre enfance, et ils en conservent l'habitude dans l'âge le plus avancé. Tout Arabe, dès l'âge de quinze ans, a un fusil et un cheval; tout kabyle possède un fusil dont il se sert bien. Vous conviendrez, messieurs, qu'au milieu d'un tel peuple, il faut que la nation dominante soit fortement constituée, et je ne connais que la constitution militaire qui puisse répondre à cette nécessité. Là, il faut l'unité, la force d'ensemble; on n'obtient cela que par l'organisation et la discipline. »

« Je voudrais donc que la population française de l'intérieur eût une constitution essentiellement guerrière. La France, messieurs, ne peut pas entretenir perpétuellement en Afrique une armée de 80 à 100,000 hommes, qui, d'après mon opinion, et elle date de loin, serait nécessaire pour commander au pays avec assez de prépondérance pour le rendre utile à la métropole. Il faut songer à ré-

pareil oubli, et ne voulant pas sortir vaincue de la carrière sans encore avoir combattu, elle prit le parti de se retirer jusqu'à nouvel ordre dans un château magnifique qu'elle possédait en Touraine. Ce château, dont il ne reste plus aujourd'hui qu'une pagode, se nommait Chanteloup, à cause de sa position au milieu d'une immense forêt. On le citait comme l'un des plus beaux de la France. Il était si somptueusement décoré que l'on eût dit que d'Aubigny, qui venait de le construire, en avait voulu faire une demeure royale. Tout ce que la nature et l'art peuvent offrir de plus merveilleux y était répandu avec profusion. Il avait coûté sept millions, ce qui équivalait à dix millions aujourd'hui. »

Mme des Ursins y demeura deux ans, qu'elle employa activement à préparer sa réapparition sur la scène. Au bout de ce temps elle quitta Chanteloup et rentra secrètement en Espagne. Sa première pensée avait été de conspirer contre le roi, à qui elle attribuait sa disgrâce; mais bientôt ayant acquis la preuve que le cardinal Albéroni seul en était l'auteur, elle tourna contre lui toutes ses intrigues. Elle fit serment de renverser l'idole du moment et de la fouler aux pieds. Rien ne lui coûterait, dût même Philippe V y perdre son trône; elle en disposerait, pensait-elle, en faveur du duc d'Orléans, qui, brouillé également avec elle, lui rendrait alors ses bonnes grâces.

Instruite de ce qui se passait à la cour par la correspondance qu'elle entretenait avec sa pupille, dona Inés, elle avait fait partir devant elle un émissaire sur qui elle pouvait compter. Cet émissaire était un musicien italien,

duire cette armée à des proportions telles, que les revenus du pays puissent l'entretenir, en même temps qu'ils satisfassent aux autres dépenses de l'administration; il n'y a pas d'autre moyen, selon moi, que d'y créer une force qui se rapproche autant que possible de celle de nos troupes régulières.

« Je vous l'ai déjà dit, la colonisation civile ne peut pas remplacer l'armée; il faudra toujours au contraire qu'elle soit protégée par celle-ci. Mais de nombreuses colonies militaires vous permettraient de réduire vos bataillons et vos escadrons de plus de moitié. Etablies sur des points bien choisis sous les rapports de la guerre, de la salubrité et de la culture, elles nous dispenseraient des garnisons qui gardent actuellement les points où sont nos magasins, nos munitions de guerre et nos hôpitaux. Dès lors le problème de la conservation économique de la conquête se trouverait résolu à perpétuité. On aurait attaché au sol une force permanente se renouvelant de génération en génération. »

Les officiers de la garnison ayant ensuite été introduits, le nouveau maréchal leur a adressé ces paroles :

« Messieurs, vous m'apportez vos félicitations, et moi je vous offre mes remerciemens, non pas de vos félicitations, bien que je les croie sincères, mais d'avoir été la principale cause de la grande récompense que le roi vient de m'accorder. Oui, messieurs, je la dois au courage, à la persévérance, à l'habileté, au dévouement patriotique que vous avez longuement déployés dans cette guerre hérissée de difficultés et de petits combats de tous les jours. Vous auriez préféré, sans doute, livrer de grandes batailles en Europe, parce que la victoire met à la disposition du vainqueur de grandes cités, des routes, la navigation, le commerce, tout ce qui fait la vie d'un grand peuple civilisé, ce qui l'oblige bien vite à capituler. Mais, messieurs, l'art de la guerre consiste à se conformer aux circonstances. Ici les guerriers et les intérêts sont éparpillés sur la surface du sol; pour les atteindre, il faut se fractionner et marcher beaucoup; voilà justement ce qui nécessite un gros effectif, bien que nulle part il n'y ait de grande bataille à livrer. »

« La guerre est plus pénible, elle est de tous les instans; elle est moins brillante, il n'y a pas à faire de ces bulletins dramatiques qui captivent nos compatriotes, mais au fond elle n'est pas moins glorieuse. »

« Aujourd'hui, messieurs, vous avez vaincu les plus grandes difficultés; vous avez dompté presque tout le pays du Jurjura à la frontière de Maroc, et cependant il vous reste encore beaucoup à faire; il faudra montrer vos hauts faits en avant et sur beaucoup de points, rare-

adroit, rusé, homme d'action, nommé Sabbadini. Albéroni l'avait autrefois persécuté, et Sabbadini lui en gardait une mortelle rancune. Il prépara toute la voie. Les mécontents ne manquaient pas. Albéroni, par sa morgue et son insolence, semblait prendre plaisir à augmenter chaque jour le nombre. »

Quand Mme des Ursins arriva à Madrid, elle trouva donc le complot parfaitement préparé; au moins en théorie. Les plus hauts dignitaires du royaume en faisaient partie. Un ministre lui-même, le ministre des finances, Orry, Français d'origine, avait consenti à y coopérer, ainsi qu'un cardinal. En effet, la vindicative princesse ne voulait pas seulement renverser Albéroni; elle voulait encore pourvoir à son remplacement. Or, elle avait dans cette intention jeté les yeux sur le cardinal Porto-Carrero.

Don Luis-Fernandez Bocanegra, cardinal de Clément IX et archevêque de Tolède, était, dit saint-Simon, un vieillard d'une figure imposante, honnête, poli, franc, libre, d'une capacité médiocre, facile à conduire, et par-dessus tout ennemi déclaré d'Albéroni. C'était bien là l'homme qui convenait à l'ex-favorite. Elle n'eut pas de peine à le pénétrer de ses desseins et à lui faire agréer. Son but en le poussant à la place de premier ministre était de rentrer avec lui au pouvoir et de redevenir, comme autrefois, toute-puissante sous le nom de cet autre cardinal.

(La suite au prochain numéro.)

ment pour combattre, mais pour faire voir que vous êtes toujours prêts à frapper, toujours vigilans. C'est ainsi que vous contribuerez puissamment à consolider les missions que vous avez obtenues; un bon gouvernement des Arabes sera le reste.

"Ici, messieurs, je dois signaler aux jeunes officiers qui veulent se consacrer à l'Afrique, une nouvelle carrière qui s'ouvre devant eux. Nous aurons besoin, nous avons besoin déjà d'un bon nombre d'officiers pour l'organisation du gouvernement arabe. J'exhorte donc ceux d'entre vous qui se sentent cette vocation à étudier avec ardeur la langue du pays, ses lois, ses mœurs, ses usages, sa géographie, sa topographie, sa statistique. Au moyen de ces connaissances, vous deviendrez infiniment utiles, et dès lors vous aurez double titre aux faveurs du gouvernement: ceux de guerrier et d'administrateurs des Arabes.

"Messieurs, je vous ai dit que vous aviez fait la plus grande partie de votre tâche de guerre; il vous en restera une autre qui ne vous donnera pas moins de droits à la reconnaissance du pays: c'est celle d'utiliser la conquête par de grands travaux d'utilité publique. Nos soldats ont déjà suffisamment prouvé qu'il savent manier la pioche aussi bien que leurs armes. Vous avez ouvert cette année cent soixante-trois lieues de routes carrossables, en même temps que vous faisiez la guerre la plus active.

"Vingt fois cet hiver vous avez quitté le travail pour courir aux armes, et repousser l'insurrection que vous apportait Abd-el-Kader; malgré ces contrariétés, vos routes ont franchi l'Atlas; les voitures publiques vont aujourd'hui à Medeah, elles pourraient aller jusqu'à Oran. Elles vont aussi de Mostaganem et Oran, à Mascara et Tamecen, de Mascara à Tizeret. Vous avez en outre jeté sept ponts sur le Rio Salado et sur l'Oued-el-Hamman, deux sur la Mina, deux sur le Chelif. C'est quelque chose mais c'est peu dans un pays où il y a tout à faire dans ce genre.

"L'armée n'est pas moins indispensable pour féconder, utiliser la conquête, qu'elle ne l'a été pour la faire. Ce sera une éternelle gloire pour l'armée d'Afrique de pouvoir se dire:

"Nous avons vaincu un peuple belliqueux, dont les intérêts étaient presque insaisissables comme les personnes, dont le sol est horriblement tourmenté, dont le climat est brûlant pendant sept mois de l'année; un pays qui n'a ni routes, ni ponts, ni villes, ni villages, qui n'offre pas un abri contre l'intempérie; pas une ration de vivres, si ce n'est les missions qu'on peut saisir et les silos qu'on peut découvrir; et après avoir vaincu ce peuple, nous avons sillonné son pays de routes, nous l'avons couvert de grands travaux d'utilité publique, qui feront prospérer l'agriculture et le commerce."

(La Guizane.)

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

Il y a des noms de mauvais augure, et dès que nous avons entendu appeler la cause: M. le procureur du roi contre Judas, malgré nous il nous a été impossible de n'avoir pas un préjugé contre le prévenu. Da reste il ne l'a que trop bien justifié. Figurez-vous une espèce de paysan, la face empourprée, tellement ivre qu'il est obligé de s'appuyer dix fois pour atteindre le banc, et qu'il lui faut une peine incroyable pour articuler deux mots en trois efforts. Le municipal, qui craint les suites de cette éloquence entrecoupée de hoquets, se tient aussi loin du prévenu que le lui permet la consigne.

Le président. Prévenu, vos noms?
Le prévenu. Judas... c'est à dire... Pierre... et puis Maurice... ça fait... Pierre-Maurice Judas.

Le président. Lavez-vous donc quand vous parlez au tribunal.

Judas, après de vains efforts. Peux pas... le soleil... la chaleur... le respect... peux pas.

Le président. Eh bien! restes assis. Votre âge?
Judas. Vingt huit... non vingt neuf... c'est à dire trente ans... Je crois que j'ai... trente ans... pas vrai, j'ai bien trente ans!

Le président. Le 16 juillet, vous avez volé des artichauts dans un jardin?

Judas. Jo ne vous dirai ni oui ni non; j'étais ivre ce jour-là?

Le président. Comme aujourd'hui.

Judas. Mieux que ça, comp'et, fini. Si j'ai volé des artichauts, j'les ai pas mangés... j'les aime pas, moi; c'était pour boire.

Le président. Boire des artichauts!

Judas. Je bois des artichauts, moi... c'est un brevet d'invention et de perfectionnement. Vous volez des artichauts, pas vrai? vous portez ça chez M. Mélangé, le marchand de vins; il vous donne à boire, le père Mélangé et le tour est fait!

Le président. Combien en avez-vous volé?

Judas. Est-ce que je sais, moi, puisqu'on dit qu'on était pochard, complet, fini, du haut en bas; j'en ai volé à ma soif, donc; j'en aurai bu davantage sans ces gueux de gendarmes. Je suis terrassier, j'travaillais pas c't'année, je bois tout de même. Vivent les fortifications! à bas les gendarmes!

Un petit paysan vient raconter que travaillant dans un carré, il a vu Judas couper des artichauts dans un autre et les mettre dans un panier. Trop faible pour essayer de l'arrêter, il l'a suivi de cabaret en cabaret, de cantine en cantine, jusqu'à ce qu'il ait rencontré deux gendarmes, qui l'ont appréhendé au collet. On a constaté le vol de quarante cinq artichauts.

Pendant cette déposition, Judas lutte contre le sommeil; il s'y abandonne tout à fait pendant le réquisitoire de M. l'avocat du roi; il faut le réveiller à grand-peine pour lui communiquer le jugement du tribunal, qui le condamne à trois mois de prison et 16 fr. d'amende.

Judas.—De quoi? condamné!... Je m'ai pas défendu... Est-ce qu'on condamne qui dort?... Ça ce compte pas... Je veux parler à mon juge... faut que j'y parle.

Sur l'injonction de l'audiencier, deux gardes municipaux saisissent par les épaules et mettent à la porte Judas, qui crie jusque dans la grand'salle: "C'est des bêtises; ça ne compte pas. J'en appelle, je veux parler à mon juge!"

(Bulletin des Tribunaux.)

MOVIMIENTO DE LA POBLACION.

Individuos que solicitan pasaporte.

Dia 13.

2a. publicatio.

Estevan Calandria, Fernando Cahagna, y Bernardo Delpoute, por orden superior gratis,	Bs. Aires.
Juan Etchegaray, id.	id.
Tristan Abbadie y Juan Etchegoyen,	id.
Antonio Etchevarne y Mariana Iparaguere, id.	id.
José Joaquín Reina y un sirviente libre, id.	Sta. Catalina.
García Pedro, id.	Rio Grande.
Ottavio Baricco, id.	Bs. Aires.
L. Julien, pagó 8 pesos,	id.
Pedro Ainciburu, gratis,	Rio Grande.
Juan Risco con su esposa y una niña, idem.	Bs. Aires.
José Olivieri, con su esposa y dos hijos menores, id.	Rio Grande.
Diego White, pagó 8 pesos,	Bs. Aires.
José A. Alonso, id. 8 pesos,	id.
Juan Francisco Xages, gratis,	Valparaiso.
M. Leda Robledo, con un hijo de menor edad y dos sirvientas,	Sta. Catalina.
Juan Bautista Arduino, Francisco Arduino, Ignacio Othón, id.	Bs. Aires.
Ibarborou Maria y Margarita Etchart, id.	Rio Grande!

Dia 14.

1a. publication.

José Bacharo, gratis de orden superior,	Bs. Aires.
Pedro José Hipolito Hatoutel, id.	Valparaiso.
Odel Fonteyres,	Bs. Aires.
Juan Antonio Piana, gratis,	id.
Antonio Sanguinetti, id.	id.
José Ferro, id.	id.
Antonio Guillermo, id.	id.
Domingo José de Campos Porto,	Brasil.

Francisco Fernandez, gratis,	Maldonado.
Nicolas Casera y José Garzolio, id.	Bs. Ayres.
Juan José Dominguez,	Sta. Lucia.
Angel Restelino, gratis,	Bs. Ayres.
Juan Baghiolo, id.	id.
Cristoval Lande, Geronimo Marino, Alejandro Descalco y Geronimo Costa, gratis,	id.
Carlos Abate, id.	Génova.

LISTE des Français pour lesquels le consul général France a l'honneur de demander, à S. E. le ministre secrétaire d'état, au département des relations extérieures, des passeports gratuits, pour se rendre à Buenos-Ayres, vu leur état d'indigence:

Torres Laurent, Caricat Jean, Labegue Pierre, Accuduta Joseph avec sa femme et 3 enfants, Capderets Etienne, Larondurugaray Guillaume, Carutchet Bertrand, Sagarninogue Joseph, Chafoin Michel, Haristoy avec sa femme et 1 enfant, Darancet Jean, Darbourou Jeanne avec 1 fils et sa sœur, Buboldi Maru et 1 enfant, Laralde Catherine, Sarry Quiterie, Elisondo Clementine, Lecumberry Jean avec sa femme et 2 enfants, Larrameudy Mangos avec sa femme et 2 enfants, Celay Jean avec sa femme et 1 enfant, Harguindeguy Bertrand, Segurola François, Hourquecos Maru, Auchort Jean, Olondritz Michel, Harisparu Martin, Irigoyen Martin François, Aguerre Dominique, Haristoy Pascal, Tronday Catherine, Junro Pierre, Aguerre Michel, Perosqui Jean, Cougot Pierre, Saubot Arnaud, Orabehere Jean Baptiste, Dibarco Pierre, Officialdeguy Jean, Juanessene Marie, Irigoyen Joseph, Daguerre Catherine, Etchegoyen Catherine, Etchette Jean, Fragaboure Laurent, Ariferie Paul, Assualdo Mario et 2 enfants, Saldoin Michel, Etcheverry Felicie, Douarto Joseph, Artola Vincent avec sa femme et 1 enfant.

Sarandieste Baptiste, Lafite André, Arotseno Luis, Campandiguy Pierre sa femme et 2 enfants, Etchegoyen Dominique, Irigoyen Marie, Caricaburu Bertrand, Dutil Jean sa niece, Sarry Baptiste, Mendiondo Jean, Bastarota Joseph, Irabalerry Pierre, Biscar Jean, Bruscau Magdeleine, Baporan Martin, Haristaran Joseph, Arisuria Philippe avec sa femme, Ouret Maro Jean, Arolca Jean, Cansano Pierre, Sarry Jeannette, Baletta Vincent, Berrot Jean, Etcheverry Manuela et 1 enfant, Harday Therese, Etcheverry Jean, Boler Jean, Laco Bernard, Bécart Pierre, Cartera Arnaud, Aruet Pierre avec sa femme et 2 enfants, Loprena Martin, Goyeneche Pierre, Daquerre Jean sa femme et 1 enfant, Fradere Barthélemy, Irribarren Bernard, Lago Pierre, Stchulard Pierre, Espil Pierre, Etchebarne Laurent et sa femme, Beneche Jean, Lichero Sebastien, Etchegoyen Pierre, Berot Jean Salacoborda Jean, Oubero Jean, Haramburu Joseph Mammel, Irriberry Vincent, Moriano Pierre, Etchebarry Salvat.

El Consul general de Francia certifica la presente lista, conteniendo cincuenta nombres de franceses indigentes que solicitan pasaporte gratis.

Montevideo 8 de diciembre de 1843.

El consul general de Francia,

Thodoro Pichon.

TEATRO DEL COMMERIO.

ULTIMA FUNCION

de los AFICIONADOS ORIENTALES.

Para el Domingo 17 de Diciembre de 1843.

Despues de una escogida sintonia, se ejecutará el interesante drama en tres actos, que tanto aplaudió el público en su anterior exhibicion, nominado

LOS DOS VALIDOS,

de los DOS VALIDOS.

EL JESUITA MINISTRO.

En seguida se representará la graciosísima pieza nueva en un acto arreglada al Teatro Español por D. Ventura de la Vega, titulada

LE PATROTE FRANCAIS.

LA FAMILIA IMPROVISADA.

Finalizará la función con una pequeña escena y una Cancion General cantada por todos, con el título:

LA BARCAROLA,


PESCADORES DE MONTEVIDEO.

En la que se presentarán vestidos en traje y caracter de nuestros intrepidos pescadores, y la escena representará nuestra actual situación, guerrera é impotente.

A las 7 y media.

AVIS DIVERS

AVIS.



A vendre le patronage d'une jeune domestique de l'age de 16 ans, sachant laver, coudre, repasser, cuisiner et apte à toute espece de service interieur, d'une maison étant vendue par necessite des ses maîtres, elle seré passée à meilleur marche que ce quelle é coute: la personne qui desirerait en faire l'achat peut passer à ce bureau ou on lui donnera tous les renseignements necessaires.

EN CHARGE POUR BORDEAUX.

Le beau navire à trois mats l'Alfred, doublé et choville en cuivre, partira prochainement pour ladite destination sous le commandement du capitaine Babertrand, ayant la majeure partie de son chargement arrêtée, il recevra le reste à frêt ainsi que des passagers qui seront très bien traités et logés dans sa vaste et belle chambre; s'adresser pour l'un et l'autre au capitaine à son bord, ou à M. E. Raymond et Theil calle del 25 de mai numero 108.

AVIS.

NOUVEAUTES.

MM. les Marchands tailleurs et confectionneurs trouveront au nouveau magasin rue des Trente-Trois numero 126, presqu'en face du café du Commerce, un magnifique assortiment d'étoffes pour gilets et pantalons, tels que piqués, coutils, cachemires, satins façonnés, satins noirs unis, gros-grains, matelassés, velours unis et brochés, cravattes, serges, gances, doubles boutons, et un choix de tout ce qui concerne leur état.

Les dames du magasin ne négligeront rien pour obtenir, par la modicité de leurs prix, la confiance des acheteurs.

AVIS.

POUR BORDEAUX.

Partira pour la dite destination à la fin de ce mois, le trois mats barque française Creis-Kear, cap. Auguste Graveriau. Ce navire est neuf et d'une excellente marche il offre dans une dunette spacieuse toutes les commodités de tables pour les passagers.

Les personnes qui desireront prendre charge ou passage, à bord, sont priées de s'adresser aux consignataires M. Hir freres, rue de Solis numero 26 ou au cap. à bord.

Avis au Commerce.

A louer, dans le centre de la ville une chambre et un beau magasin. S'adresser pour plus amples renseignements au bureau du Patriote.

ALMANACH

De la République Orientale de l'Uruguay.

Qui se publie depuis vingt ans à l'imprimerie de la Charité, vient de paraître à la même imprimerie pour l'année

1844.

Contenant les jours de la lune, le lever et le coucher du soleil; une infinité d'époques mémorables tant générales que particulières de l'Etat, la liste nominative des personnes qui forment le pouvoir, législatif, exécutif et judiciaire et autres chefs et employés du corps diplomatique et des agents étrangers près la République; une nomenclature de l'age des monarques et des fêtes nationales des puissances qui ont des relations avec la République; la nouvelle nomenclature des rues par ordre alphabétique, et toutes les autres matières de coutume.

Se trouve en vente à l'imprimerie de la Charité et à la librairie de D. Pablo Domenech.

EL ALMANAQUE

de la

REPUBLICA ORIENTAL DEL URUGUAY.

Que hace veinte años se publica por la imprenta de la Caridad, acaba de darse á luz por la misma imprenta para el próximo

Año de 1844.

Contiene el diario de smartes de luna y la salida y acaso del sol; infinitas épocas memorables, así generales como particulares del Estado; la relacion nominal de las personas que integran los poderes Legislativo, Ejecutivo y Judicial, de los demas gefes de oficinas, del cuerpo Diplomático y de los agentes extranjeros en la república. Una lista de los dias y años de los Monarcas y festividades nacionales de las potencias con quienes hemos celebrado navales en nuestra república. La nueva nomenclatura de las calles por orden alfabetico y todas las demas materias acostumbradas.

Se halla de venta en la Imprenta de la Caridad y en la Libreria de D. Pablo Domenech.

AU PAVILLON FRANCAIS.

Rue de Sarandi (autrefois St Charles), n. 309 et 311, vis à vis l'Etat-Major de de la Légion, on trouvera vins rouge de Bordeaux très bons à 1 vingtoins, idem blanc à real, vieux rhum à real la carter. Les vins en caisse et en bouteille et les liqueurs de toute classe, sont au prix le plus modere, ainsi que toute espece de comestibles.

Le café moulu est à 3 reaux la livre, et le cru à real et demi, le sel à 30 reaux la livre.

On vient de recevoir de Franco et du Brésil, une forte partie de tabac à priser de première qualité, on le vend en gros et en détail ainsi que cigares Havano et autres et un bel assortiment de pipes de meilleur goût.

On y trouve aussi des ouvrages français choisis, tels que grammaire Chapsal, fables de Lafontaine, idem de Florian, geographie de Lehomme, Bossy et Anstet et une collection de cartes géographiques, dictionnaires français espagnol et espagnol français.

AVIS.

CONSERVES ALIMENTAIRES.

On trouvera chez MM. Portal Freres, rue Itosingo, autrefois rue S. Jean, num. 32, un grand assortiment de conserves alimentaires de J. Colin de Nante, à des prix très moderes

AVIS.

On desiré trouver à louer une grande maison soit à un rez de chaussée, soit à étage, offrant pour le paiement toutes les garanties possibles, des personnes qui en seraient, sont priées de s'adresser au college français de Mmes Guyot, rue Washington n. 82, anciennement rue San-Diego.

AVIS.

Des renseignements sont demandés par leur familles, sur le sort des nommés François Souhau, marin, natif de Marseille, qui se trouvait en 1819, 20 et 21 chez Jean Marie sur le môle.

Et Etienne Borghetta, natif de Marseille agé de 23 à 24 ans,

Les personnes qui pourraient en fournir sont priées de passer au bureau du "Patriote" où des communications importantes sont déposées pour les intéressés.

AVIS.

AVIS IMPORTANT.

Livres à vendre récemment reçus de Paris et qui se trouvent de reste dans l'institution de M. l'abbé Paul, rue de 25 mai n. 342. Télémaque français Espagnol, et Espagnol français reliure très riche; id. tout en français. Dictionnaire français espagnol et espagnol français par Taboada. Histoire de Napoléon avec portraits, plans de bataille etc par Norvins. Physique avec planches par Biot. Géodesie ou traité de la figure de la Terre, comprenant la Topographie, l'Arpentage, le nivellement, la Géographie terrestre et astronomique, la construction des cartes etc par Francoeur professeur de la faculté des sciences de Paris.

Oeuvres complètes de Mirabeau, Histoire de la révolution française par Thiers, Cartes géographiques séparées, Matématiques, Grammaire de Chantreau.

AVIS.

POUR MARSEILLE

Le brick français Baptistin son capitaine Gimie, partira n'importe comment sera son chargement du 10 au 15 decembre. Les personnes qui aient des marchandises à embarquer, peuvent pour mieux compter sur cette prochaine date, recevoir par écrit, l'engagement du Cap.

Pour d'autres renseignements s'adresser à monsieur R. de Laing rue de las Piedras n. 96.

AVIS.

Le magasin de modes, si achalandé, de feu Mmo Grossin Dubois, rue du 25 Mai, n. 174 et 176, étant à vendre, les personnes à qui il pourrait convenir d'en faire l'acquisition, sont invitées à adresser leurs propositions à M. Michaud l'un des commissaires provisoires, rue de Zavala, n. 65, avant lundi prochain 13 du courant

AVIS.

Les passagers arrivés en janvier 1841 pour compte de Juan Pierre Jaureguiberry dit Joujou à bord du navire ALFAZO capitaine Dubertrand et qui ont des cautions en France sont invités à passer à la maison Garat dit Etchechoury rue de la Convention pour payer le montant de leur passage, dans le délai de 10 jours, à défaut de comparution, ils sont prevenus que les titres vont être renvoyés en France pour poursuivre les cautions.

Juan Pierre Biscoy.

Mandataire général dudit J. P. Jaureguiberry.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.